

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 33 (1965)
Heft: 12

Artikel: Le cadeau de Gaston
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-570672>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE CADEAU DE GASTON

A M. C. Welti, en hommage — un hommage intéressé, je l'avoue. Sans son aide bienveillante, jamais mon conte de Noël n'aurait vu le jour, étant donné qu'il se déroule sur une toile de fond grecque antique, bien que d'esprit il soit foncièrement chrétien.

J'aime tellement Gaston, que je ne saurais écrire ce conte de Noël sans commencer par vous présenter mon ami, qui en est le héros. On a peine à croire, en voyant ce grand solide garçon, majeur de fraîche date, qu'il a eu une enfance malheureuse et une adolescence guère plus heureuse. Abandonné dès sa naissance, placé au petit bonheur chez divers parents nourriciers, d'abord en ville, puis à la campagne, il a grandi comme un petit sauvage, sans instruction, aimé des animaux de la ferme plus que des humains à l'image de Dieu. Il a même tellement grandi en stature et en force, qu'on a fini par le craindre et le respecter dans son entourage, la crainte étant le commencement du respect. Et devenu beau gosse par-dessus le marché, preuve que les enfants de l'amour sont vraiment fils d'Adonis, les filles l'ont vite remarqué et recherché... pour la bagatelle, car on n'épouse pas un bâtard. Lui par contre ne les cherchait pas, les évitait même: «D'abord me créer une situation, avait-il coutume de s'excuser, et ensuite on pourra voir, concernant les jeux de l'amour... et du hasard» — ce fameux hasard dont il avait été lui-même une victime. Mais c'était vraiment là de sa part une excuse, une échappatoire. Car les filles ne l'intéressent pas plus qu'elles ne m'intéressent, moi. Baromètre à zéro pour tous deux. Vu sa haute taille, il fit son école de recrues dans les canonniers, moi dans l'infanterie «ramasse-tout». Et c'est lors d'un cours de répétition jumelé, que je remarquai ce joli brun qui me dépassait d'une bonne tête, et avait aussi une bonne tête. Casanova écrit quelque part: «Une jeune femme qui passe est une aventure possible.» Et moi j'ajoute: «Un jeune homme à l'horizon est un espoir d'aventure»; raison pour laquelle je les regarde tous tendrement. Mais sur cent jeunes gens, quatre-vingt dix-neuf sont éliminés aussitôt, tant je suis gourmet en amour. Gaston est assurément le centième, celui qui répond exactement à mon idéal esthétique: mâle et sportif, large en haut et mince en bas, avec une petite gueule d'amour.

Je recevais beaucoup de paquets militaires; lui, jamais rien. Je commençai par lui offrir du chocolat, qu'il accepta sans chichis. Enfant, il recevait déjà tout de personnes tierces, et devait dire merci pour tout. Mes petits cadeaux s'étendirent aux cigarettes, aux friandises, à une paire de chaussettes trop grandes. Je me privais avec jouissance pour voir son beau visage me sourire, en guise de remerciements; car je l'avais prié de ne plus me dire merci, mais de considérer comme sien tout ce qui était mien. Très vite, après être devenus inséparables, c'est lui qui, en toute simplicité, ouvrait et inventoriait mes paquets, pendant que je lisais les lettres de ma mère, qui ajoutait maintenant un mot gentil pour lui, mot qu'il goûtait autant que mes gâteries. Un soir, à la lisière d'un bois, mis en confiance par l'ombre épaisse et le silence, nous échangeâmes un premier baiser tout frissonnant de surprise craintive.. sans que je pusse me souvenir du cours exact des paroles et des gestes qui l'avaient précédé. C'était arrivé tout simplement, comme quelque chose qui devait arriver. Ce premier

baiser fut suivi de beaucoup d'autres, tous de feux et de flammes. Et conséquence naturelle, nous sommes à ce jour le ménage le plus uni, lui mon grand ami, moi son petit ami. Cette union libre a bouleversé nos vies. Je pensais devenir instituteur dans mon village; je suis à présent secrétaire-traducteur en ville. Lui se voyait à jamais valet de ferme; il m'a suivi, et a fait un apprentissage de maçon chez un entrepreneur, dont il est devenu le bras droit. A propos des valets de fermes: avez-vous remarqué que le quatre-vingts pour cent d'entre eux sont des enfants illégitimes ou abandonnés à la charge de la communauté? Sans ces esclaves modernes, le prix du lait doublerait assurément. Mais revenons à nos amours. Installés maintenant au chef-lieu, dans un petit trois-pièces simple et confortable, nous menons l'existence d'un jeune couple sans enfants, dont les deux partenaires travaillent au dehors. Jamais aucune femme n'entre chez nous, sauf ma mère, deux fois l'an, à mon anniversaire et à celui de Gaston, devenu son second fils. Rien ne manque à notre bonheur, et si tout le monde était heureux comme nous (ce que nous souhaitons de tout cœur), ce serait le paradis sur terre. Je suis une petite ménagère-traducteur exemplaire, Gaston un petit époux-maçon parfait. Il a gravé à la pointe à feu, en caractères minuscules, sur le chambranle de notre porte d'entrée: «Ici, deux pigeons s'aiment d'amour tendre» — qu'il aura «piqué» sans doute dans un bouquin de ma modeste bibliothèque. Seuls les démolisseurs de la maison pourront lire, dans un siècle ou deux, et imagineront Dieu sait quoi?

En toutes occasions importantes, mais surtout à Noël (puisque il s'agit ici d'un cadeau de Noël), c'est à celui de nous deux qui donnera la preuve du meilleur amour et fera cadeau à l'autre de la surprise la plus surprenante. Très féminin de nature, je pense toujours à des choses utiles, des sous-vêtements, des cravates, des ustensiles de cuisine, des embellissements de notre nid — pour l'instant, à un aspirateur. Gaston, au contraire, se mettant de tout cœur à l'ouvrage, rêve et travaille longtemps d'avance à ses cadeaux, en veillant bien au respect de l'élément surprise. Artiste et bricoleur-né, il a découpé dans du bois dur, pour mes pots de fleurs, un «escalier» fantaisie qui fait mon admiration, bien que d'après une mauvaise langue, ce soit là un accessoire démodé. Il a également conçu et réalisé un coucou de la Forêt-Noire simple et ingénieux, aussi précis qu'un chronomètre. Mieux encore: peintre du dimanche, il a fait mon portrait à l'aquarelle, et maintenant «je souris» d'un air niais mais très ressemblant, à la paroi d'honneur de notre petit salon ouvrier. Les «paysages» d'après cartes en couleurs abondent chez nous, si bien que nous avons dû mettre aux toilettes une «Chute du Rhin», d'un effet psychologique certain. L'année passée, dès la fin de l'été, j'avais remarqué qu'il cachait dans un vieux gant derrière ses chaussettes, la grosse moitié de son argent de poche et de ses heures supplémentaires, et je me creusais la tête, sans oser demander quel serait le gros objet qui coûterait si cher? Peut-être une télévision? Pourtant pas un scooter avec siège arrière — son rêve. Je mourais de curiosité; je craignais un peu une belle «folie», tout en faisant confiance à mon ami, dont je sais la prudence dans la décision.

Vers la mi-décembre, il rentra un soir, portant sous le bras une grosse enveloppe jaune, mais ne voulut pas dire tout de suite ce qu'elle conte-

naît: «Nous allons d'abord souper.» Ses désirs sont pour moi des ordres, des ordres que j'adore. Dès la vaisselle «faite» par moi, et rangée par lui: «Que dirais-tu d'une croisière de Noël en Orient?» lança-t-il, l'œil interrogateur. Heureusement que j'étais assis; les jambes m'auraient manqué. Mais je jouai l'indifférent amusé: «C'est comme tu penses, Tonton, fis-je doucement; tu sais que moi je dis toujours oui, que je te suivrais aux enfers. Mais tu sais aussi que je n'ai jamais passé une frontière, et toi non plus. L'Orient ou la lune, aucune différence pour moi. Nous vois-tu tous deux à dos de chameau en plein désert, mourant de soif, à la merci de garçons assurément très braves, puisque concitoyens du Christ, mais quand même d'un abord inhabituel. Cela demanderait peut-être réflexion? A moins que tu y tiennes, chéri, et alors moi j'y tiens aussi et nous partons quand tu veux, demain?» — «Je savais que tu serais d'accord (moi qui suis toujours d'accord avec lui). Nous ne partons pas demain, mais le 20 décembre, sur un paquebot italien, le «Rouge-Blanc-Vert». J'étais déjà pleinement conquis; les difficultés que j'avais cru voir, s'étaient changées en facilités. Gaston ouvrit l'enveloppe avec une lente majesté, en sortit mille paperasses, dont un prospectus imagé, qui offrait monts et merveilles, à des prix défiant toute concurrence; une croisière en classe touristes, Gênes-Athènes d'un trait, puis descente louvoyée par les îles grecques et la Mer du Levant jusqu'à Beyrouth. De là, en auto-chenillette, par-dessus l'Anti-Liban, vers Damas, le Lac de Tibériade et la Terre-Sainte, après une rapide visite des lieux sacrés du Liban, de Syrie et de Jordanie. Passage de la «frontière de la Haine» à Jérusalem, à l'occasion de Noël; traversée d'Israël en direction de Tel Aviv, d'où retour à Gênes, par le même bateau, au début de janvier — à peu de choses près la randonnée des «fous de Dieu», au temps des Croisades. D'Italie, par rail, rentrée en Suisse, au nid, au lit. J'applaudis des deux mains; Jamais projet de voyage... de noce ne m'avait paru plus merveilleux. Et tout cela avait été organisé et décidé si rapidement! A vingt heures, ce soir-là, je songeais encore à mes confitures et autres provisions d'hiver; à vingt heures dix, je courrais déjà les oasis, au son du tam-tam. C'est agréable un ami qui sait ce qu'il veut. La question passeports fut réglée en un temps record. La question pécule ne se posait pas, Gaston ayant veillé amplement au nécessaire, au détriment de ses petits plaisirs personnels et autres menues dépenses. Je m'occupai de la question valises. Et un beau matin glacial, coiffés mon ami et moi d'un bâret de marin, à quoi je le reconnaîtrais de loin si nous nous perdions de vue, nous nous mêmes en route pour la grande aventure de nos vingt ans, les mains, surtout les siennes, lourdes de bagages, le cœur, surtout le mien, plein d'espoirs imprécis. La randonnée devait durer une quinzaine.

Tandis que Gaston fermait notre porte à double tour, et que j'étais déjà engagé dans l'escalier, nous nous promîmes, nous nous jurâmes solennellement d'observer tous deux, durant quinze jours, une vie chaste et pure, digne de celle des anachorètes du premier siècle, d'ignorer totalement notre «genre» pendant deux interminables semaines, de ne jamais non plus glisser la main sous la couverture, bien que nous allions de ce pas au pays d'Onan: «Pas la moindre petite caresse, avait spécifié Gaston, pas même un innocent bécot avant de nous endormir. Tu le jures? Moi je le jure! Si je rencontre Jésus dans un de ces kibbutz selon

son cœur, au milieu de siens, je veux oser Le regarder en face, Lui sourire». Jamais il ne m'en coûta tant de prêter un serment; et connaissant ma faiblesse de caractère, jamais je ne me serais aventure à prêter pareil serment, si je n'avais pleinement réalisé que nous allions en Orient, où tout porte naturellement à l'ivresse des sens: la douceur du climat, la simplicité évangélique des moeurs et des habitudes (simplicité que nous baptisons lascivité), la nourriture épicee, le manque d'eau nous fait rechercher le contact de lèvres amies et humides, l'abondance d'hommes par suite de l'absence de femmes toutes cloîtrées et voilées — des hommes jeunes et beaux, hardis du geste et de la parole, les musiques criardes et les couleurs vives, les scènes de la rue où chacun vit plus à l'aise que dans son gourbi, et surtout l'ambiance locale, faite de facilité, de compréhension et de cette tolérance que montraient déjà pour l'amour les dieux moyens-orientaux, en avance de trente siècles sur nos églises et nos lois.

Les croisières organisées par les Agences Cook et autres, mettent en boule les nerfs des riches, et enchantent les pauvres gens. En effet, vous versez quelques centaines de francs, et l'on vous ouvre tout grand le paradis de l'inconnu. Je voudrais vous raconter... Non; je n'allongerai pas inutilement le récit de nos pérégrinations cependant multiples et diverses; je me limiterai au principal. Nous étions plusieurs centaines de touristes sur le «Rouge-Blanc-Vert»; le navire glissait vers la Grèce comme une boule sur la piste d'un jeu de quilles. A propos de navires: les passagers vivent pour eux, totalement séparés des matelots, lesquels vivent pour eux; avis aux amateurs de pompons rouges. Apparaissant soudain à fleur de l'horizon, blanche et rectiligne, Athènes nous fit pousser des cris d'admiration, les mêmes cris depuis des millénaires. L'escale au port se limitait à peu d'heures. Une visite, en courant, de monuments sublimes; et c'est à peine s'il nous resta quelques minutes pour faire connaissance avec les «enfants du Pirée», de retrouver dans les rangs, dans les bandes de cette fameuse jeunesse grecque, le Tireur d'épine», le «Mercure au repos», le «Discobole», le «Cupidon», l'«Amour de Thespies», l'«Eros», les «Apollons» des coins de rues. Mais l'heure et l'horaire étaient inexorables; il nous fallut rembarquer. Longeant de loin les côtes d'Asie Mineure, et de plus près diverses îles fortunées de la Mer Egée, nous apercevions à la lunette des jeunes pêcheurs ardents et sans complexes, si peu vêtus, que les dames détournaient la tête... à regret. Gaston s'éternisait à utiliser la lunette, prétendant qu'il regardait des ruines, au loin. Pour la première fois, une buée de tristesse obscurcit mes yeux. Gaston devina mon chagrin, et doucement me dit: «Allons, allons, petit, viens! Inutile de s'exciter. Soyons aussi fort que le Christ sur la Montagne de la Tentation.» Farceur, va!

Beyrouth mérite à lui seul des pages et des pages; ses plaisirs et ses beautés, des livres et des livres. Je dois me contenter de nommer ce lieu particulièrement cher à Eros, Aphrodite et Mercure. De même, en vrac, je note au passage: l'aride Anti-Liban, l'ancien désert de Basan; plus aride encore la Mer de Galilée et la Pêche Miraculeuse, suivie de l'Appel à Simon-Pierre et André; la Montagne du Sermon des Bien-Hreueux; celle de la Transfiguration; des pistes vieilles comme le monde, les seules en usage depuis toujours, où l'on voyait des petits groupes de voyageurs,

peut-être les Apôtres; le Jourdain de Jean-Baptiste et du Baptême; les pauvres villages des Paraboles, des Guérisons et des Miracles, de la Résurrection de la fille de Jaïrus et celle de Lazare; le Puits de la Samaritaine; Bethsaïda et la Multiplication des Pains; sur les tables d'auberges les drachmes des temps bibliques; de maigres cyprès ça et là; les nombreux couvents chrétiens (trop nombreux, un couvent par secte — négation même du divin Message d'unité); la sinistre Mer Morte et Sodome plus sinistre encore; Getsémani et ses cèdres millénaires; le Mont des Oliviers chargé d'histoire et d'angoisses; au loin la Cité Sainte, Jérusalem, Jérusalem, toi qui tues les Prophètes! Les Murs du Temple; la Voie Sacrée; le Mont pelé du Golgatha; le Tombeau de marbre usé par les lèvres des fidèles; la fin d'un monde semble-t-il. Non! la naissance du monde à venir: Bethléhem au flanc d'un côteau, où brillaient pour l'instant quelques feux; la Grotte qu'on devinait, berceau d'une Humanité nouvelle; des pinceaux de palmiers en guise d'arbres de Noël, l'Etoile dans le ciel, et l'âne sur le chemin, et peut-être l'Enfant divin caché dans la mante de cette jeune femme qui passait; on imaginait la scène sans la voir. Tout le pays, toute l'existence terrestre du Sauveur défilaient sous nos yeux brillant d'une foi nouvelle. Terre de miracles par excellence, un miracle se produisit: soudain une voix s'éleva, lointaine et proche tout ensemble, pure et mâle, qui clamait avec conviction «Heilige Nacht, Stille Nacht». Sans doute était-ce un jeune idéaliste allemand, volontaire chrétien en Israël, qui célébrait Noël à la manière de son pays, où les Noëls sont les plus beaux, où cette Fête est celle qui comporte le plus de musique. Et c'était comme un hommage de l'Allemagne repentante à la Patrie du Juif Jésus. Tous bruits humains avaient cessé; on n'entendait que la voix sortant de la nuit, la Voix même de la Nuit. Pèlerins, touristes, réfugiés, gardes jordaniens, nous avions tous fait halte, et nous écoutions en silence, bouleversés malgré nous par la divinité presque palpable de cette Nuit de décembre, incomparable et unique.

A la Porte Mandelbaum, nous nous joignîmes à des Pèlerins rentrant de la Messe de Minuit. Ce fameux passage relie deux mondes; du côté jordanien, l'élément militaire prime; chez les Juifs, c'est le pionnier, le civilisateur, l'agriculteur, le fils du Juif errant, installé enfin dans sa Patrie. D'un trait, nous traversâmes Israël, grand pays d'avenir, témoin des promesses de Dieu. Tel Aviv est un port moderne, bien outillé, semblable à une grande machine de précision suisse abandonnée dans les dunes. D'un bateau en mer, le panorama est moins monotone qu'on ne pense; celui que nous offrait le «Rouge-Blanc-Vert» était particulièrement attrayant. Très loin au Nord, on devinait Chypre, et son terrible évêque. Toute proche de nous, la Crète aimée des dieux, où les dieux ont laissé des «Amours», devenus des enfants d'hommes, puis les jeunes gens de l'île. Et je ne savais ce qu'il me fallait le plus admirer: de la beauté de l'Île ou de la beauté de ses habitants? Les jeunes Grecs sont d'un naturel simple et bon enfant; ils ignorent la gêne et la contrainte. Pour eux, vivre nus, ou presque, c'est vivre selon la Nature, le climat... et sa bourse; car le pays est pauvre. Le souvenir de ces nobles guenilleux a même un peu effacé mes souvenirs sacrés. Le bateau filait ses dix-huit noeuds à l'heure, et le Détrôit de Messine fut vite en vue, puis Naples et le Vésuve, Gênes et ses quais.

De retour au bercail, à la nuit tombée, Gaston me dit: «Un souper tout simple ce soir. Je brûle de t'embrasser. Tu sais, petit, j'ai respecté mon voeu de chasteté, non sans peine, en quoi j'admire les curés. Et toi? «Moi aussi, et je crois avec plus de peine que toi. Je t'aime tant, Gaston!»

*

Encore quelques mots que j'aurais dû mettre en préface. Les plus beaux contes de Noël sont et resteront les trois récits de la Nativité, dans les Evangiles. J'aime beaucoup lire des contes de Noël. Malheureusement la plupart sont plats, et souvent niais, faute de rester naturels et vrais. Ami lecteur, si tu crois que mon récit de voyage est naturel, que mon conte de Noël est vrai, sans que cependant ce soit moi le héros, tu crois juste. A Noël, il ne faut pas mentir; c'est assez de mentir le reste de l'année.

Bichon.

L'idéal du «nous», la psychologie du couple*

Le nous le plus simple est formé par le couple: une paire d'amis, deux personnes obligatoirement liées par un travail commun, deux époux.

Par contre, deux personnes peuvent parfaitement vivre constamment ensemble sans jamais former un couple proprement dit.

La psychologie du couple suit des règles différentes de celles qui caractérisent un individu pris isolément par rapport à une communauté. On sait combien quelqu'un peut se sentir plus isolé au milieu d'une grande foule que seul avec lui-même dans la nature amie et inspiratrice, comme dans les Rêveries du Promeneur solitaire.

Lorsque deux personnes se trouvent en présence, il y a observation réciproque constante et inévitable, conversation, dialogue, confidence, intimité.

Un couple formé par deux tempéraments différents n'agit pas ensemble comme la résultante de ces tempéraments, mais comme une entité nouvelle, de la même manière que la juxtaposition de deux couleurs donne une impression visuelle harmonieuse ou inesthétique différente de celle de chaque teinte uniforme vue séparément.

Mais un couple de jumeaux identiques (univitellins) ne répond pas à la psychologie du couple telle que nous l'entendons car il s'agit psychosomatiquement d'un seul et même être en deux exemplaires.

* Le passage ci-dessus reproduit fait partie d'une article paru dans «Médecine et Hygiène, Genève» (No. 703) sous le titre «Le rôle du phénomène religieux et politique dans la formation de la personnalité et son incidence en psychopathologie.»